

1919-1939 : RÉPARER, REVIVRE ET S'AMUSER ...

(Chronique et témoignages sur Bazoges-en-Pareds dans l'entre-deux guerre)

A Renée, la jeune bazogaise des années 1930

En hommage à sa mémoire et à son attachement

L'événement global que fut la Première Guerre mondiale nous marque encore aujourd'hui. En cette fin d'année 2018, il faut constater autour de nous le formidable assaut éditorial, médiatique et événementiel pour le centenaire de la fin du conflit, clôturant une période de quatre années de commémorations.

Six mois après la mobilisation, les contemporains parlaient déjà de « Grande Guerre », de « Weltkrieg ». En effet, cette guerre ne fut pas que la Guerre des tranchées mais aussi celle des Alpes, celle des Balkans, celle du désert aride du Moyen-Orient, de la savane africaine -dès août 1914 le Togoland et le Cameroun étaient en guerre. Les puissances en guerre ont des empires et les combattants coloniaux participent. L'industrie de guerre dans laquelle on a vu que les Bazogais eux aussi étaient investis embaucha jusqu'aux ouvriers chinois. Les enjeux se sont internationalisés. La guerre est totale. Une guerre des images aussi est née avec un patriotisme défensif. Une certaine idée de la civilisation s'oppose aux massacres de masse, dénonce les crimes, fait surgir l'aide et l'assistance aux victimes civiles, reconnaît les nations. La guerre a changé de degré mais aussi de nature.

Encore plus dans ce conflit mondial que lors des conflits précédents, certains ont vu l'occasion de promotion sociale ou le moyen d'échapper à l'autorité...¹ Six mois après l'armistice, la paix n'était pas signée, les derniers poilus pas encore rentrés chez eux, le printemps français réparait pourtant. Les années d'épreuves vont-elles s'oublier dans les durs travaux des champs ? Comment leur petite patrie qui semble de loin si immobile va-t-elle accueillir les combattants de la liberté ? Quelles vont être les conséquences de la violence du conflit sur la vie quotidienne de cette nouvelle décennie qui s'ouvre enfin ?

Les archives départementales et municipales nous aident à comprendre notre histoire locale, souvent miroir de l'histoire nationale. Pour le sujet, la documentation iconographique et épistolaire abonde. Inutile d'écrire que ces pages n'ont pas valeur d'exhaustivité. Les vingt années qui suivent le conflit sont riches en changements et en nouveautés même si à la campagne, on sent aussi les lourdeurs d'une tradition qui pèse encore. Dans quelle mesure les années de guerre ont-elles participé au changement dans les villages ? C'est ce que nous allons essayer de comprendre à partir d'un choix de documents et de témoignages.

Résumons notre fastidieux compte, erroné bien sûr, publié dans ces pages l'an dernier à partir de la liste du site internet « Soldats de Vendée »². Des 509 hommes nés à Bazoges-en-Pareds entre 1867 et 1901, théoriquement mobilisables pendant la guerre de 1914-1918, auxquels il faut ajouter les mobilisables résidents à Bazoges mais nés hors commune, 350 hommes ont vraisemblablement participé au conflit. Le service militaire a constitué pendant longtemps une ouverture culturelle, sociale pour les jeunes gens des campagnes. C'était pour nombre d'entre eux l'occasion de connaître la ville, des horizons nouveaux, une socialisation différente, des techniques inconnues, un nouveau départ professionnel ou personnel. En 1919, 84 d'entre eux ne reviennent pas. Les autres vécurent un retour à la vie civile pas simple.

Un temps pour réparer

Avec le retour des combattants de 1914-1918, c'est le visage de la guerre qui apparaît dans toute sa réalité. Les amputés et les blessés de la face apportent une image de la barbarie des combats au village. Il a fallu aussi à tous ces hommes fatigués et ébranlés retrouver leurs foyers, leur femme, leurs enfants, se refaire une santé, reprendre le travail. Combien n'ont pas pu retrouver la vie civile laissée quatre ans plus tôt ? Combien ont gardé dans leurs cauchemars longtemps encore l'enfer de Verdun ? L'expérience des combats a-t-elle eu des répercussions jusque dans les maisons des campagnes ? Comment les anciens combattants ont-ils pu se reconstruire parfois sans soutien ? Ont-ils apporté leur part de brutalité des tranchées dans leur quotidien retrouvé de civils en paix ?³

Certains ont peut-être trouvé réparation dans le recueillement imposé par les deuils de leurs voisins ? Ont-ils partagé la joie du retour alors que bien des camarades étaient disparus ?

Dans le paysage sonore de cette époque, bien différent de la nôtre, les cloches avaient annoncé l'armistice. Elles rythmaient depuis des générations le quotidien de ces hommes des champs. Il paraît évident que l'institution paroissiale a apporté réconfort et soutien aux poilus de retour. Le cérémonial catholique apporta certainement une réparation. Laissons parler les enfants de cette époque qui suivit la Première Guerre mondiale.

¹ - A Lire Patrick Boucheron, professeur au collège de France dans l'*Histoire mondiale de la France* qu'il dirigea aux éditions du Seuil en janvier 2017, le texte pages 573-576 : « 1914 de la Grande Guerre à la Première Guerre mondiale » a beaucoup inspiré cette introduction.

² - <http://soldatsdevendee.fr>.

³ - <https://www.reseau-canope.fr/apocalypse-10destins/fr/dossiers-pedagogiques/lexperience-combattante.html>

« Mon père a été combattant de 14-18. Dans les tranchées, il avait été vaguemestre aux côtés du capitaine de Lattre de Tassigny, son ancien camarade d'école de Mouilleron-en-Pareds. Vers 1935, dès que j'ai eu l'âge d'assister aux cérémonies de commémoration de la guerre 14-18, mon père m'emmenait au monument aux morts. C'est là que j'ai pris le goût à la musique. Deux clairons bazogeais, Marcellin Bluteau et Raymond Cagnon, y jouaient la sonnerie aux morts et les autres morceaux militaires. Tous les deux avaient appris la musique à l'oreille, sans connaître le solfège.

Plus tard, pendant la Seconde Guerre, un peu avant l'âge de 20 ans, l'abbé Raballand, le vicaire de Bazoges, me faisait écouter des morceaux qu'il jouait à l'harmonium de l'église. Je les transcrivais au clairon. Ce premier clairon a été financé avec les quêtes paroissiales. En plus du produit de ces quêtes, des billets de bourriche vendus dans tous les coins de la commune rapportaient de l'argent aussi destiné à la musique paroissiale. Le jour du Mardi gras nous jouions aussi sur la place de l'église. La troupe de théâtre qui existait déjà bien avant l'organisation de la musique lui consacrait même les recettes d'une séance. La troupe de théâtre a joué aussi pendant la guerre au profit des prisonniers.

En septembre ou octobre 1945, on s'est permis d'acheter un tourne-disque. On faisait venir les morceaux qu'on écoutait avant de les transcrire. Cette expérience musicale à Bazoges m'a encouragé à demander une affectation à la musique pour ma période de service militaire. Après deux mois d'exercices, j'ai pratiqué le clairon dans mon régiment alsacien. Dans la même caserne, un autre Bazogeais apprenait la trompette de cavalerie : Paul Gautier, de la Fembretière. »

Propos recueillis auprès de Joseph Alland, 5 décembre 2018.

Dans sa session ordinaire du 29 juin 1919, « le conseil municipal, sur la proposition de son président prie l'autorité supérieure de vouloir bien l'autoriser à prendre sur les fonds disponibles la somme de cinq cents francs pour élever un monument aux enfants de la Commune morts pour la Patrie »⁴. Dans la même séance, « le Conseil municipal demande à participer à la subvention du département pour la commémoration de l'héroïsme des soldats de la Vendée morts pour la Patrie » et il « s'inscrit pour une somme de 500 francs [utilisant pour cela le] reliquat du bénéfice fait sur les prisonniers de guerre [s'élevant à] 200 francs. Une souscription faite dans la commune pour élever un monument aux morts pour la Patrie est assurée de produire un minimum de 1500 francs ». D'après la carte postale bien connue et éditée à partir de la photographie d'Émile Chataigner, l'inauguration du monument aux morts de Bazoges-en-Pareds s'est faite le 13 novembre 1921⁵.

On décida d'installer le monument près de l'église paroissiale sur un tertre surplombant la route principale traversant le bourg. La localisation et la construction de ce monument ne sont pour l'instant pas documentées mais l'influence de l'Église et d'une municipalité conservatrice à la tête de laquelle préside le toujours jeune Simon Louvart de Pontlevoye, 43 ans, ancien combattant et maire depuis déjà presque 10 ans, ne font pas de doute. Le monument en lui-même, assez banal, est de forme pyramidale surmonté d'une croix dans laquelle se croisent deux épées. Sa base repose sur un socle large composé de deux marches et borné en ses angles par quatre piliers réunis par des tiges de fer. Catholique assurément, guerrier aussi, le monument dans sa composition ressemble beaucoup au « projet d'un monument commémoratif [...] signé par Chevalier, agent voyer » destiné à la commune voisine de Cezais⁶. Le nom du constructeur du monument de Cezais : un certain Phelipeau (alias Philippeau), « entrepreneur » à Bazoges-en-Pareds pourrait expliquer la genèse du monument de Bazoges ! Mais, en l'occurrence : pas de preuve... les recherches documentaires ne sont pas terminées ! Il est probable que l'on dut aménager pour l'occasion l'espace occupé autrefois



Figure 1 Le monument aux morts de Bazoges-en-Pareds, rénové. Cliché A.R. après la cérémonie du 11 novembre 2018

⁴ - Délibérations municipales de la commune de Bazoges-en-Pareds, août 1917-mai 1921, Session ordinaire du 29 juin 1919, vue 22/51.

⁵ - <http://www.archinoe.net/v2/ad85/visualiseur/>, Archives départementales de la Vendée, 6Fi42, « L'inauguration du monument aux morts de la Première Guerre mondiale le 13 novembre 1921, Chataigner phot. »

⁶ - Le projet de monument pour Cezais propose aussi une « forme pyramidale surmonté d'une croix de guerre » et était destiné à être « situé sur la place de l'église » Collation : 1 plan Typologie documentaire : Plan Contexte historique : 1er quart 20e siècle Lieu(x) : Cezais Matière : Monument aux morts / Guerre. Archives départementales de la Vendée, 4 T T 50-2 – Le projet en date du 24 mars 1920 semble être celui qui a permis la réalisation du monument que l'on peut voir actuellement.

Voir <http://www.memorialgenweb.org/mobile/fr/resultcommune.php?idsource=15989>

sans doute par les douves transformées en champ de foire, ou par un quelconque élément fortifié au nord de l'ancien château. Le mur à l'appareillage soigné a-t-il été construit pour l'occasion ? Pas sûr car les arbres plantés à proximité du monument et présents sur la photographie de 1921 semblent déjà avoir plusieurs années. Ce mur défend l'espace sacré du souvenir. Seuls les piétons peuvent aborder le monument par un large escalier contigüe au mur de la cure. La pente goudronnée qui permet aux véhicules d'accéder aux portes de l'église aujourd'hui n'existe alors pas encore et l'espace paraît beaucoup plus régulier dans sa hauteur.

La scène photographiée en 1921 laisse apparaître à droite, les enfants des écoles, nombreux. Certains d'entre eux regardent le photographe qui s'est placé dans leur dos. La foule masculine en veste et manteau, coiffée de chapeaux et de casquettes laisse une place aux coiffes blanches des femmes. Un homme porte un enfant dans ses bras. Sur la gauche, sans doute non loin de la pierre du garde-champêtre, on a élevé une estrade pour les discours. Le cliché montre un homme à la tribune entouré d'une douzaine de drapeaux.

C'est dans ce lieu commémoratif que, aussitôt la guerre, la musique a pris une place officielle. Plus de 40 ans avant la création d'une section locale d'anciens combattants à Bazoges-en-Pareds, deux anciens « poilus » rappelaient grâce à la musique le souvenir des soldats morts pour la France. Dès les années 1930 en tous cas les deux musiciens Marcellin Bluteau et Raymond Cagnon étaient associés aux commémorations. Marcellin Bluteau né en 1888 à Menomblet s'était installé à Bazoges où ses deux filles Marcelline



Figure 2 Marcellin Bluteau (1888-1947) au premier plan à droite de l'image, entouré de ses camarades clairons et tambours du 64^{ème} RI, entre 1914 et 1918

et Yvonne fondèrent par la suite leur propre famille. Il avait été clairon en 1910 au sein de son régiment, le 64^{ème} d'infanterie. Rappelé le 1^{er} août 1914, arrivé au corps le 3, il effectua toute la campagne d'Allemagne jusqu'en juillet 1919. Caporal clairon le 16 juin 1918, il avait combattu devant Thiaumont en 1916 où il obtint une citation comme « agent de liaison très courageux »⁷.

Né en 1890 à Siclon, de Bazoges, Raymond Cagnon quant à lui, avait laissé son frère jumeau sur le champ de bataille à Douaumont en 1916. Il avait lui aussi été clairon pendant le service militaire. Mobilisé en 1914, il a été blessé par éclat d'obus en avril 1918.⁸ C'est le menuisier Germain Loizon, plus jeune que les deux premiers mais également ancien combattant⁹ qui a été le premier président de l'association de la musique bazogaise, la clique¹⁰, officialisée pas avant 1945. Paul Chevreau aussi ancien combattant de 14-18 téléphoniste courageux, intoxiqué par gaz en 1917, brigadier en 1918¹¹ fut le premier le secrétaire et le trésorier de l'association avant que Denis Belaud, un autre amateur de musique lui succède.¹² Il est évident que cette association de musiciens née au pied du monuments aux morts fait figure d'association d'anciens combattants sans en avoir le nom. La première association locale d'anciens combattants : UNC-AFN/SDF/OPEX, section de Bazoges-en-Pareds n'a pas été créée avant juin 1967 par d'anciens combattants de la guerre d'Algérie¹³. Prenait-elle la suite d'une association de prisonniers de guerre 1939-1945 dont on sait à Bazoges que Raymond Purzeau fut le président cantonal ?

La mémoire et la réparation à Bazoges se sont aussi trouvées dans les nombreuses œuvres de soutien et de solidarité aux soldats blessés et à leur famille éprouvée. Dès le 21 septembre 1918, le « Comité départemental de secours aux blessés aux soldats du front, aux réfugiés, aux prisonniers de guerre et aux mutilés » remercie la commune d'avoir voté les 250 francs de subvention en son profit. Le Comité départemental des mutilés et réformés de la guerre de la Vendée écrit aussi en 1924 et 1929 ses remerciements à la municipalité de Bazoges pour les subventions votées en sa faveur. Les archives municipales nous apprennent ainsi les nombreuses sollicitations auxquelles une commune avait à faire face venant des associations comme « la reconstitution du Foyer », « La croix rouge française Union des femmes de France », le « Comité franco-belge », « Les amis de la Belgique » ou encore « L'association des orphelins de la guerre » qui écrivent aux mairies¹⁴. Le plus émouvant de ces témoignages est sans doute celui qui provient de l'association fondée à Mouilleron-en-Pareds qui s'adresse directement à son maire. *(voir page suivante)*

7 - Marcellin Théophile Louis Bluteau, classe 1908, n° matricule 1130, 3^{ème} vol., n° 1006-1500, Fontenay-le-Comte, 1R629, vue 207/787, <http://soldatsdevendee.fr>.

8 - Raymond Robert Louis Cagnon, classe 1910, n° matricule 598, 2^{ème} vol., n° 501-1000, Fontenay-le-Comte, AD Vendée 1R 646, vues 204 à 206/961. <http://soldatsdevendee.fr>.

9 - Germain Louis Émile Loizon, classe 1916, n° matricule 1286, 3^{ème} vol., n° 1001-1500, Fontenay-le-Comte, AD Vendée 1R 707, vue 519/901. <http://soldatsdevendee.fr>.

10 - Voir Bulletin municipal de Bazoges-en-Pareds, 2014.

11 - Paul Eugène Emile Auguste Chevreau, classe 1917, matricule n°1395, 3^{ème} volume, n° 1001-1500, Fontenay-le-Comte, AD Vendée, 1 R 718, vues 642 et 643/811

12 - Entretien Joseph Alland.

13 - Déclaration en préfecture le 7 juin 1967, n°1808 par Guy Poirier président, Gabriel Bécot, vice-président et Michel Calendreau, trésorier. La section est aujourd'hui présidée par le major Denis Giacomazzi.

14 - Archives municipales de Bazoges-en-Pareds, Œuvres sociales dues à la guerre, 14H1

Mouilleron-en-Pareds

18 mars 1920

Monsieur le maire,

Une association autonome des mutilés et réformés vient de se créer dans le canton de la Châtaigneraie et de me choisir pour son Président. Si j'ai accepté cet honneur et aussi cette charge c'est avec l'ardent désir de me consacrer au soulagement de mes camarades de combats plus particulièrement atteints dans la grande guerre, et auxquels doivent aller toutes nos sympathies. En m'adressant directement à vous, comme maire de Bazoges-en-Pareds, c'est avec l'espoir que vous voudrez bien associer votre commune tout entière à ce devoir de réparation si naturel et si français. [...] C'est avec cet espoir, monsieur le maire, que je m'adresse à vous et à M[essieu]rs vos conseillers municipaux en toute confiance, en vous priant d'agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs et d'avance infiniment reconnaissants.

Le Président

Cap[itai]ne de Talode du Grail mutilé officier de la Légion d'honneur et croix de guerre.

Mon cher Simon,

J'ajoute à ma lettre officielle un appel à votre bonne amitié. Vous savez le mal que j'ai eu à mettre sur pied cette association cantonale, je compte donc sur votre affectueux dévouement pour m'aider à en assumer les charges.

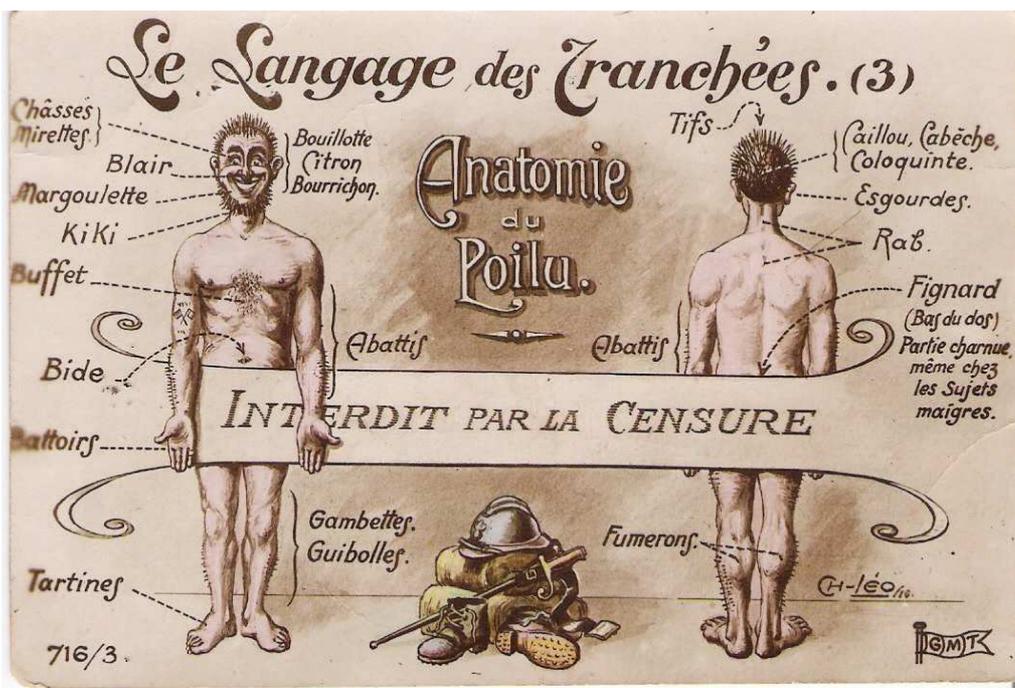
Cordialement votre E[dmund] de T[alode] du Grail

Le retour à la vie civile : partir ou s'adapter, en tout cas changer !

Les cartes postales, comme pour les courriels d'aujourd'hui s'échangèrent par millions entre 1914 et 1918. La Grande collecte des Archives de France et de ses partenaires l'a bien montré avec plus de 2 000 cartes seulement en Vendée¹⁵. Faciles à conserver, elles sont nombreuses dans les archives en général et les archives familiales pour commencer. Depuis le début des années 1900, c'est le moyen de communication le plus rapide et le plus facile. Dès le début du conflit, elles ont été utilisées par les soldats et encouragées par les autorités comme moyen de contrôle aussi.¹⁶ Il existerait 80 000 modèles différents pour une production de 4 à 5 milliards de cartes postales !

Témoignage d'une culture de guerre, les cartes sont d'abord le moyen d'échanger les nouvelles, de parler de la vie. Le premier grand changement apporté par le conflit c'est cette libération de la parole : libération parce qu'on est obligé de parler pour pallier l'éloignement, libération de la parole et libération du corps.

Cette carte postale est le témoignage de ce changement en pleine guerre. Créé dans les tranchées pour résister, l'argot est le témoin d'une distance qui ne s'effacera jamais durant tout le conflit¹⁷. La guerre mobilise jusqu'aux mots et par l'argot libère aussi le corps jusqu'alors le plus souvent caché. Le « poilu », courageux dans les tranchées, menacé dans son corps en parle avec son langage propre ; cela le rapproche de sa famille et favorise un détournement par la dérision ou l'humour. L'argot des tranchées va se répandre dans la société tout entière après la guerre et cette carte postale témoigne du changement dans la vision du corps jusque dans les campagnes. L'argot pour survivre a aussi permis de changer de regard.



De retour de la guerre, blessé ou mutilés, les soldats revenus à la vie civile doivent s'adapter. Enfermés dans une activité professionnelle devenue obsolète ou poussés par le désir du changement, ils pensèrent à la reconversion. Ce fut le cas du tisserand Émile Chataigner (Bazoges-en-Pareds, 1883-1931) dont l'activité héritée de ses ancêtres ne pouvait faire face à la modernisation de la fabrication des tissus. Il apporta de la guerre et de son service dans l'administration des armées l'idée de l'appareil photographique qui lui permettrait de créer une activité moderne.

Figure 3 Carte postale GMT, "Le langage des tranchés" collection B. Ducept

15 - http://recherche-archives.vendee.fr/archives/fonds/FRAD085_cartespostales14-18

16 - <http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/arts/les-cartes-postales-de-guerre-reflet-des-imaginaires-collectifs>

17 - Voir l'article de Geneviève Peillon, 18.10.2018, La Croix, <https://www.la-croix.com/France/Largot-survivre-tranchees-2018-10-18-1200976912>

En 1916, Emile Châtaigner, alors âgé de trente-trois ans est appelé à servir dans la 11^{ème} section de secrétaires d'Etat major à Nantes. Il y est mobilisé jusqu'au 7 mars 1919 comme bon nombre de ses camarades de la Grande Guerre ¹⁸. Emile laissait alors à Malvoisine trois enfants jeunes dont Michel âgé de deux ans.

« C'est pendant ces temps de guerre que mon père rencontra un camarade qui lui parla de photographie. L'idée de se reconverter n'était pas nouvelle pour lui car le métier de tisserand était moribond et il le savait bien. Il décida de franchir le pas. De retour à Malvoisine, avec un appareil, il s'installa photographe.

Il commença par placer ses premiers modèles à l'extérieur, dans la cour de la maison familiale, devant le mur du jardin afin de profiter du soleil. Les premières photographies se sont faites dans cet atelier en plein air face aux bois de Saint-Hilaire. Le succès a été immédiat.

Dès 1926, on fit construire un studio proche de l'ancien atelier de tissage. Le nouvel atelier du photographe n'avait rien à voir avec celui des tisserands : on installa des verrières au plafond et de grandes fenêtres côté nord pour profiter d'un maximum de lumière. Les mariés pouvaient se faire photographier sans craindre le mauvais temps. A côté de l'atelier, le laboratoire possédait son bassin de pierre dans le mur où les photographies étaient lavées pendant plusieurs heures. Papa utilisait des appareils de type « folding » c'est-à-dire avec soufflets mais on en a oublié la marque. On sait juste que des plaques de verres étaient de marque Kodak. »

Propos recueillis auprès de Michel Chataigner (1914-2009), en 2008.

L'évolution professionnelle d'Ernest Pineau, (La Caillère, 1902-Bazoges-en-Pareds, 1954) menuisier à Bazoges-en-Pareds, se comprend par l'histoire de sa famille dans la guerre ¹⁹.

« Mon grand-père, Eugène Pineau, menuisier à la Caillère jusqu'en 1914 a été mobilisé comme gendarme, à Honfleur. Peu après, ma grand-mère et ses deux fils : Ulysse, décédé là-bas en 1918 d'une méningite tuberculeuse et Ernest, mon père, le rejoignirent. Mon père commença alors un apprentissage de mécanicien aux usines Schneider, au Havre.

Après la guerre, mes grands-parents revinrent à La Caillère et père et fils reprirent la menuiserie. Puis mes grands-parents achetèrent la maison de M. Gariolleau qui avait fait construire ce qu'on appelait "le petit château" pour continuer à travailler le bois. Mon père n'aimait pas la menuiserie et regrettait la mécanique. Son activité de "transport courrier postal" lui avait ouvert un nouvel horizon. Il passa son permis de transport en commun et devint le "taxi" de Bazoges. Pour cela, il était allé à Paris »

Témoignage de Renée Pineau Soulard (1926-2018), recueilli le 22.12.2015.

A certains anciens combattants, l'administration confia la Régie associée à la vente des tabacs et des poudres. Depuis le Premier Empire, le pouvoir politique dispose des bureaux de tabac qui vendent également les timbres fiscaux. Titularisés par l'administration, ils sont rétribués par la majoration des prix qu'ils sont autorisés à pratiquer lors de la vente. Pendant plusieurs décennies, les titulaires sont des veuves ou orphelins de militaires ou de fonctionnaires, ou d'autres personnes nécessiteuses et méritantes ²⁰.

Ce fut le cas à Bazoges pour Anatole Chevallereau, né à La Meilleraie en 1890. Anatole Victor Robert Chevallereau avait été blessé ²¹ au combat. En 1922, il épousa à La Meilleraie Marie Louise Bertheline Poupard qui était la veuve de son frère Henri Louis Valentin Chevallereau décédé le 8 septembre 1914 au champ d'honneur. ²² Anatole devait être le buraliste de Bazoges après 1923 prenant la suite de Henri Bardet (1869-?) et jusqu'à sa mort en 1953.

¹⁸ - Emile Lucien Auguste Châtaigner, classe 1903, n° matricule 302 a été nommé caporal le 1er novembre 1918, Archives départementales de la Vendée, 1 R 582, 1^{er} volume, n° 1-500, Fontenay-le-Comte, AD Vendée, 1 R 582, vue 515/830.

¹⁹ - Eugène Pineau avait épousé à Bazoges-en-Pareds le 21.1.1896 (vue 117/127, AD2E014/16) Marie Louise Constance Ernestine Bertau née à la Briderie de Thouarsais en 1873 (vue 27-113, AD2E292/10).

²⁰ - https://www.economie.gouv.fr/files/files/directions_services/caef/Documents/Expositions_virtuelles/monopoles/2-14.html

²¹ - Né à La Meilleraie le 25.11.1890 (vue 40/80, naissance 1884-1892 la Meilleraie-Tillay AC140). Classe 1910, N°matricule 828, vues 645 à 648/961, combattant blessé 14-18. soldatsdevendee.fr. Ils étaient buralistes épiciers à Bazoges le 3.9.1948. Il est décédé à Bazoges-en-Pareds le 28.11.1953.

²² - Né à La Meilleraie-Tillay le 27.3.1888, Henri Louis Valentin Chevallereau est décédé le 8.9.1914 (reg. Chavagnes-en-Paillers) et inhumé à Fère-Champenoise. N° matricule 1102, classe 1908. Il avait épousé à La Jaudonnière le 18.11.1912 Marie Louise Bertheline Georgette Poupard.

Laissons la parole au témoignage de Renée Pineau qui décrit selon ses souvenirs la boutique d'Anatole dans les années 1936-1938, située face à une ancienne entrée du château, sur la route de Malvoisine.

« Sur la façade : une porte d'entrée. A sa gauche, une fenêtre, puis un bout de mur. Je crois me souvenir que pour pénétrer dans le magasin, après avoir ouvert la porte, il fallait descendre une ou deux marches, ce qui expliquait l'aspect sombre de l'intérieur ; une seule autre ouverture. Au fond de ce magasin tout en longueur, une porte vitrée permettait d'accéder à la cuisine ; cette porte était garnie, côté cuisine, d'un rideau opaque. Quand la sonnette de la porte d'entrée avait tinté, le rideau, à l'autre bout se soulevait. Selon le client, Bertheline entraînait ou restait dans la cuisine. Le client qui voulait du tabac ou un journal se dirigeait tout de suite à gauche, passait devant la fenêtre et se trouvait face à Anatole, assis derrière une table-comptoir. Derrière lui, les étagères garnies de paquets de tabac et de cigarettes ; il pouvait attraper la plupart des choses juste en se retournant ; à sa droite, des cartes postales ; à sa gauche (toujours sur sa table), les journaux : Le Phare, le grand quotidien, remplacé plus tard par l'Ouest-Éclair devenu Ouest-France ; il y avait peut-être La Croix et un hebdomadaire agricole, le Chasseur français tous les mois, l'Almanach Vermot une fois par an mais pour ces deux derniers, il faudrait confirmation. Anatole avait aussi un encrier car il établissait des laissez-passer au moment de la fabrication de l'alcool et peut-être d'autres papiers [...]

Sur le mur en face, c'est à dire à droite de la porte, des étagères avec les produits que l'on trouvait comme dans les huit autres épiceries de Bazoges, puis, plus au fond des caisses avec des bouteilles d'alcool à brûler, de pétrole, des paquets de braisette, des produits d'entretien : lessive, encaustique... Une grande table-comptoir allait de la porte d'entrée jusqu'à ce "dépôt" sur laquelle était la balance Roberval ; il fallait bien peser le sel et les 5 sous de pastilles et d'autres choses encore sans doute dont je ne me souviens pas mais qui n'avaient pas les emballages actuels !

Enfin, la partie typique du magasin ; après le domaine réservé à Anatole, il y avait, face au dépôt mais je ne sais plus installé sur quoi, une table sans doute, un vrai bazar, surtout des articles pour hommes : chaussettes, mouchoirs, vestes et gants de travail, verres pour les caves puis quelques ustensiles de cuisine (ça n'a pas duré après l'installation des familles Joseau) chaussons de basane pour mettre dans les sabots, pantoufles. Et dans le coin du fond, des balais.

Témoignage de Renée Pineau Soulard, (1926-2018), le 22.11.2017.

Si bien des soldats sont rentrés chez eux, on apprend aussi par le site « Soldats de Vendée » que bon nombre de jeunes gens de cette époque préférèrent partir gagner leur vie loin d'où ils étaient nés faute de trouver du travail près de chez eux. Cette évolution commencée dès le début du XX^{ème} siècle se trouve renforcée avec la guerre et cet exode rural atteint son pic en France comme à Bazoges au milieu des années 1930, années pendant lesquelles la population urbaine dépasse la population rurale en proportion dans notre pays. Entre 1897 et 1920 selon le site « Soldats de Vendée », 186 jeunes hommes ont quitté la commune. Cette source est limitée car la moitié de la population n'est pas documentée puisqu'on ne sait rien des jeunes filles qui furent elles aussi nombreuses à quitter leur campagne bazogéaise. Pour en revenir aux garçons, on peut évaluer à environ 60 leur nombre à s'être fixés en ville. Outre l'attraction des métropoles parisiennes et nantaises, d'autres villes en développement comme Angers, Vannes, Rouen, Le Mans, Saint-Brieuc, Niort,

Cognac accueillent les jeunes travailleurs tout comme le faisaient déjà les plus petites villes des alentours comme Fontenay, La Châtaigneraie, Chantonay, Sainte-Herminie.

D'une manière générale, la population baisse à Bazoges après la guerre, confirmant une évolution commencée dès le début du siècle. Ils étaient 1853 Bazogéais en 1911 et ne sont plus que 1724 en 1921. Surmortalité due à la guerre, déficit des naissances et exode rural expliquent cela.

Les années 1920 sont aussi des années de renouvellement pour le personnel municipal. Le garde-champêtre de 74 ans, Émile Vincent décédé en septembre 1920, est remplacé en octobre par un plus jeune : Pierre Avril, 47 ans, originaire de Mouilleron-en-Pareds²³. A la rentrée scolaire de 1924, le secrétariat de la mairie change de mains : Pierre Richard, à la retraite, cède la fonction à Augustin Ageneau, instituteur public âgé de 39 ans²⁴.

Une nouvelle époque pour vivre et s'amuser ?

Alors qu'on a pu parler des « années Folles » dans certains milieux après 1919, est-il possible de comparer cet étourdissement urbain au réel renouveau des activités dans les campagnes ? Encore jeunes, certains anciens combattants pensaient à faire leur vie. Les plus anciens eux, ont-ils éprouvé de la joie au retour à la vie civile ?

Certainement même si cela a été différent pour eux. La fête socialement la plus célébrée et importante était bien sûr à cette époque encore, le mariage.

C'était encore il y a un siècle une étape importante dans la vie et sur laquelle nous sommes bien documentés.

« A partir des années 1920, ce fut la fête tous les dimanches à Malvoisine. Les gens faisaient la queue pour se faire prendre en photo. Trois, quatre voitures attendaient... Trente jeunes de vingt ans riaient, se chamaillant dans la cour. Quatre mariées par dimanche prenaient la pose. C'est ma mère Juliette qui les coiffait. Tous formaient une joyeuse équipe qu'il fallait rafraîchir. On vendait des boissons : bière et limonade en attendant la pose puis la chaleur de l'été invitait à une promenade le long de l'Arcanson. Ce sont surtout les mariés qui venaient poser devant le décor de carton tendu dans l'atelier du photographe dans les jours qui suivaient la noce. En général, mon père se déplaçait pour photographier les mariages entiers ».

Propos recueillis auprès de Michel Chataigner (1914-2009), en 2008.

A Pulteau, le traiteur Rivasseau proposait ses services pour les repas de mariage tout comme le faisait la maison Baudry dans le bourg. Les repas de fêtes étaient longs et roboratifs à l'exemple de ce menu de mariage, choisi parmi tant d'autres.

Souvenirs et documents évoquent joie et renouveau. Le nombre de débits de boisson du bourg a baissé après la guerre : de 8 en 1911, ils sont au nombre de 6 en 1921. C'étaient les maisons de Lucile Baudry²⁵, Aimée Paradis²⁶, Louise Artarit comme « patronne cafetière »²⁷, Louis et Marie Paquereau²⁸, Paul Chevreau²⁹, Valentine Annereau³⁰. Parmi ces débits de boisson, on remarquera que la majorité était tenue par des femmes. On ne peut pourtant pas affirmer un quelconque lien avec la guerre car ces débits existaient tous en 1911 sauf celui de Valentine Annereau, veuve de guerre, qui ne tenait pas de café avant 1914.

Les deux décennies entre les deux conflits mondiaux ont vu à Bazoges apparaître et se développer les premières associations de loisirs : associations sportives et culturelles. Même si la documentation écrite manque encore, on sait que les théâtres existaient. Comme au début du XX^{ème} siècle et au XIX^{ème}, c'est

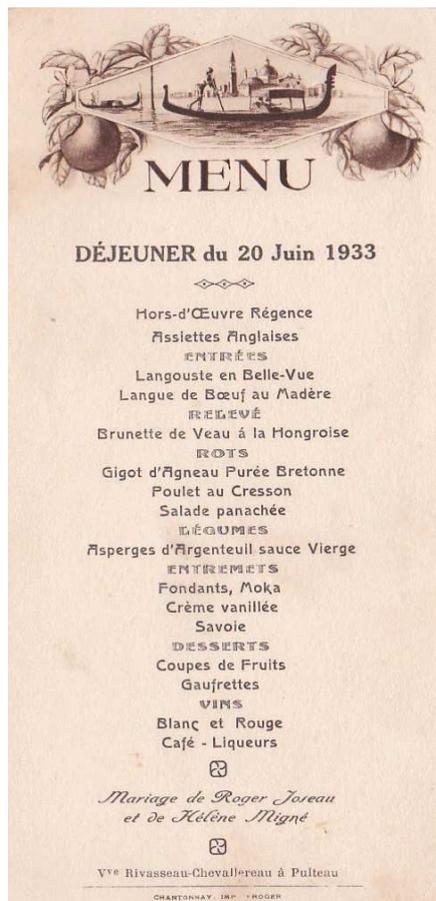


Figure 4 Menu de déjeuner de mariage, 20 juin 1933, traiteur Rivasseau à Pulteau, collection F.R.

aux écoles et à l'Église catholique, institution puissante encore dans les campagnes, qu'incombe le rôle d'éducation de la jeunesse. La fonction des vicaires a été ici primordiale. Au sortir de la guerre, c'est un jeune vicaire, ancien combattant qui est à la tête de l'association catholique pour la jeunesse³². Né à Chaillé-sous-les-Ormeaux le 13 juillet 1887³³ Victor Gendronneau a été vicaire à Bazoges du 27 septembre 1919 au 10 octobre 1920 puis curé de la paroisse du 8 juillet 1939 au 18 février 1940. Ce « pasteur zélé et de tous regretté » comme l'indique son épitaphe au cimetière de Bazoges-en-Pareds³⁴ n'est pourtant pas resté longtemps à Bazoges. Ancien combattant de 1914-1918³⁵, sa santé était fragile suite à la campagne contre l'Allemagne.

C'est sous la houlette de son successeur le curé Marcel Gateau qu'un vicaire plus moderne encouragea les Bazogeais à créer la première association sportive locale en 1937 : le basket. Ce vicaire dynamique : l'abbé Léon Bonnenfant a soutenu également la troupe de théâtre. On le voit sur les photos, à l'occasion de voyages, de repas champêtres ou avec les jeunes. Les photographies reflètent un tout autre esprit que celui de l'immédiat après-guerre. Presque vingt ans après 1918, comme nous le montre la photographie, la joie de vivre éclate : c'est l'époque du Front Populaire et des grandes espérances sociales.

Alain Rouhaud



Figure 5 : De gauche à droite, en bas : André Brivet, Joseph Pelloquin fils, il rit quel est-il ?, André Thomas, Georges Chauvet, Jean Chataigner, Michel Chataigner. En haut de gauche à droite : René Philippeau, abbé Léon Bonnenfant, Louis Thomas. Photographie album Annie Brivet.

²³ - Archives municipales de Bazoges-en-Pareds, Arrêtés du maire, registre juillet 1861-mai 1930, archinoe.com/cg85/ vue 127-133 : remplacement du garde-champêtre suite au décès de Emile Vincent 1920.

²⁴ - *Idem*, archinoe.com/cg85/ vue 132/133 : remplacement du secrétaire de mairie M. Pierre Richard instituteur retraité par M. Ageneau Augustin, instituteur public.

²⁵ - Archives municipales de Bazoges-en-Pareds, « Dénombrement de 1926 liste nominative des habitants de la commune de Bazoges-en-Pareds ». Lucile Baudry était née Chauvet en 1863 à Saint-Hilaire-du-Bois, page 6 et déjà veuve « aubergiste » en 1911, vue 4/34 <http://www.archinoe.fr/cg85/recensement.php#>, 6M48

²⁶ - Archives municipales de Bazoges-en-Pareds, « Dénombrement de 1926 liste nominative des habitants de la commune de Bazoges-en-Pareds page 3

²⁷ - *Idem*, page 3 ²⁸ - *Idem* page 2 ²⁹ - *Idem*, page 2 ³⁰ - *Idem*, page 3

³¹ - Liste nominative des habitants de Bazoges-en-Pareds, 1906, vue 6/35 pour Pierre Artarit et Auguste Baudry né à Bazoges en 1854 vue 4/35,

³² - Voir Bulletin municipal de Bazoges-en-Pareds, 2015

³³ - <http://www.vendeens-archives.vendee.fr/personnalite-gendronneau-victor-frederic>. Notice rédigée par J. Rivière dans Dictionnaire du clergé vendéen, XIV^{ème} - milieu XX^{ème} siècle.

³⁴ - « Ici Repose l'abbé V. Gendronneau vicaire à Bazoges 27 septembre 1919 10 octobre 1920 curé de la paroisse 8 juillet 1939 18 février 1940 A notre pasteur zélé et de tous regretté accordez Seigneur l'éternelle félicité. », cimetière de Bazoges-en-Pareds, relevé A. Rouhaud.

³⁵ - Victor Gendronneau, classe 1907, n° matricule 2095, La Roche-sur-Yon, 5^{ème} volume, n°2001-2278. AD Vendée 1R626, vues 139, 140, 141 et 141/246 des registres matricules, <http://www.soldatsdevendee.fr>